Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 5

Artikel: L'auberge du faucon
Autor: G.-A.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214479

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

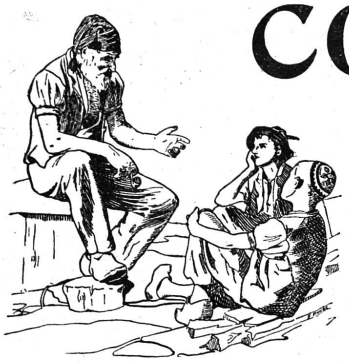
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

57me ANNÉE — N° 5. Samedi 1er février 1919.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. **3** — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 1er février 1919. — La maison campagnarde (Jean des Sapins). — L'auberge du Faucon (G.-A. B.). — Nos amis les Gruyériens (V. F.). — Duè z'histoires (J. à St-Jean). — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel), suite. — Boutades.

LA MAISON CAMPAGNARDE

Pour le villageois, la maison, c'est un vieux toit brun blotti au pied d'une colline, non loin du clocher antique qui semble vouloir étendre sur lui sa protection.

Il l'aime ce vieux toit parce que c'est là qu'il est né. C'est là qu'ont vécu ses ancêtres, là aussi qu'ils sont morts. A l'étranger, il en conserve pieusement l'image et c'est lui qu'il veut revoir au retour.

Il y a une cour aux pavés ronds entre lesquels pousse une herbe rare. Quand on arrive, le chien bondit hors de sa niche, les poules apeurées s'enfuient d'un vol lourd, tandis que le coq, dressé sur ses ergots, fait face à l'intrus, puis s'apprête à couvrir vaillamment la retraite. Sous les chevrons de l'avant-toit, hirondelles et moineaux se disputent la place.

Poussez la lourde porte de chêne. Vous pénétrez dans un corridor étroit et dallé au fond duquel il y a la cuisine .

C'est une de ces cuisines du bon vieux temps, aux « carrons » irréguliers qu'on lave à grande eau tous les samedis. Le plafond bas est barré de grosses poutres noircies par la fumée et par le temps. Sous la vaste cheminée, le foyer est là, mais la crémaillère a disparu pour faire place à un « fourneau-potager ». De temps à autre, on fait encore du feu sur l'âtre pour sécher les jambons et les énormes quartiers de lard suspendus par des attaches en osier. A l'un des angles, voici la vieille pendule enfermée dans sa caisse de bois verni. Un disque de verre laisse apercevoir le balancier de laiton qui bat sans trève. L'aiguille poursuit sa course sur le cadran d'émail, la grande aiguille qui marque invariablement les heures de joie et les heures de douleur, celles de prospérité comme celles de lassitude. Le timbre haut et clair rappelle la fuite des jours.

Pour le campagnard, la cuisine est le centre de la maison. C'est là que, chaque soir, autour de la table, se réunissent ceux que le travail ou les affaires ont séparés. Dans les jours de fête, on y invite les convives — parents et amis — pour leur offrir des repas plantureux. Et aux jours de deuil, c'est là encore que les membres de la famille se retrouvent, se rapprochent comme pour chercher un appui ; c'est leur centre de ralliement après les luttes ; quand le malheur a passé, c'est ici qu'ils se comptent comme les survivants sur le champ de bataille.

De la cuisine, une porte conduit à la grande chambre où l'on conserve les vieux meubles de famille. Il y a un vieux fauteuil recouvert de reps rouge et de haut en bas, tout autour, on aperçoit un cordon de clous jaunes. Il y a encore un canapé aux profondeurs mœlleuses et un vieux secrétaire où l'on tient dans des tiroirs qu'on n'ouvre pas, de pauvres lettres jaunies par le temps. Les autres chambres sont à l'étage. Un petit escalier de bois nous y conduit. Ce sont de simples chambres aux murs blanchis à la chaux. L'une d'elles n'est pas meublée. Sur de longues perches parallèles au plafond on suspend toutes les variétés de poires récoltées en automne, tandis que, à même le plancher, des bonbonnes ventrues sont alignées contre la paroi. Elles portent des étiquettes alléchantes : eau de cerises, eau-de-vie de lie, eau-de-vie de marc. Ouvrez la fenêtre, les noix sont là dans le séchoir à portée de la main.

De chacune de ces chambres, on a une vue différente : collines boisées, champs en culture. Sous le vieux toit s'étend le vaste galetas où l'on remise les objets inutilisables et où sèche la provision de bois pour l'hiver. C'est là que rats et souris prennent leurs ébats quand la maison dort.

De deux ou trois côtés, la demeure campagnarde est entourée d'un jardin où les fleurs et les légumes croissent côte à côte. La cave conserve sa provision de pommes de terre, son tonneau de cidre et son tonneau de vin vieux. On a beau habiter une contrée où persistent les derniers vignobles, on est fier de son vin tout de même. On le met en bouteilles chaque année et quand il a passé un ou deux hivers dans « le boutellier », il possède, à défaut de soleil, le goût mordant du terroir.

Dès que les premières fleurs apparaissent, les abeilles affairées sortent des ruches. Alors la maison, la bonne vieille maison campagnarde, que le villageois n'échangerait pas contre un palais, semble se réveiller. Elle quitte le long sommeil hivernal pour redevenir gaie, fleurie et accueillante.

JEAN DES SAPINS

L'AUBERGE DU FAUCON

A propos de l'article de M. L. Mogeon, publié dans notre numéro du 18 janvier et intitulé : *Un agent bernois d'avant la Révolution,* M. G.-A. Bridel nous adresse les lignes suivantes qui soulèvent une intéressante question d'histoire :

Dans l'intéressante communication de M. L. Mogeon publiée dans le *Conteur* du 18 janvier, intitulée « Un agent bernois avant la révolution », il est question de l'auberge du *Faucon.* Où se trouvait-elle en 1797 ? Je ne sais si jusqu'ici ce point a été fixé. Les auberges, de même que les débits de vin et pintes de Lausanne ont souvent transporté leurs enseignes d'un quartier un à autre, aussi faut-il toujours être prudent en matière d'identification d'une date précise. Pour ceux que cela intéresse, je pense utile cependant de rapprocher de cette mention du Faucon en 1798 le renseignement que voici que je dois à la complaisance de M. Ed. Notz, archiviste communal. En 1671, la maison qui est à l'angle de la Palud et des escaliers du Musée Arlaud, au N° 13, était propriété d'un Jean Millet qui l'avait acquise de David Tharin et il est dit de cette maison qu'il y pend nouvellement l'enseigne du Faucon — Est-ce làqu'il faut se représenter le sieur Roquelaure faisant l'office de mouchard au profit de Leurs Excellences, dont le régime allait prendre fin. — C'est dans ce même immeuble que, quelque quarante à cinquante ans plus tard, si nous ne faisons erreur, s'écoulait l'enfance du futur président Benjamin Dumur, notre regretté historien lausannois.

G.-A. B.

L'*Hôtel du Faucon* à la rue St Pierre, fermé en 1899, est beaucoup plus récent et avait succédé au logis de l'*Aigle.*

Pensée. — Pour que nous gardions la joie et la fierté d'être Suisses, il faut que nous soyons gouvernés à la suisse, sous des institutions suisses, par des gouvernants animés de l'esprit suisse.

19 juin 1915 ALBERT BONNARD

NOS AMIS LES GRUYÉRIENS

Parlant de la Gruyère, M. P. Philipona écrit :

Pays pastoral par excellence, habité par une race forte, intelligente, industrieuse, aimant ses montagnes ; pays tout enbaumé de souvenirs légendaires, terre nourricière, aux pâturages féconds, où paissent les plus beaux troupeaux du monde ; nature sereine, idyllique ; patrie chérie qui retient ses enfants par les chaînes les plus douces ; alpes familières vers lesquelles les Gruyériens émigrés se sentent ramenés par une invincible nostalgie, lorsque retentit à leurs oreilles, sur le sol étranger, la pastorale mélopée des Armaillis des Colombettes.

Cette heureuse contrée n'est pas seulement riche de ses beautés naturelles et de l'amour de ses enfants ; elle possède un autre trésor, bien à elle aussi : son patois, à la fois vif, doux et sonore ; demeuré pur, tandis que tant d'autres se sont altérés ou ne subsistent même plus ; son patois, seul vrai parler, aujourd'hui encore, des armaillis, petits et grands, en lequel sont écrits quelques-uns des plus beaux poèmes rustiques et que continuent d'employer des conteurs dont nombre d'écrivains célèbres envieraient le coloris du style, la verve et l'esprit, s'ils pouvaient les lire.

Parmi ces auteurs du crû, M. Cyprien Ruffieux, de Bulle, occupe un des premiers rangs par les qualités de ses récits autant que par la fécondité de son talent. Il les publia d'abord dans l'*Ami du peuple,* à partir de 1893, si nous ne faisons erreur ; puis dans les *Etrennes fribourgeoises,* dans le *Messager de la Gruyère et de la Veveyse,* dans la *Feuille d'avis de Bulle,* dans le *Fribourgeois.* Signés généralement *Tobi* ou *Tobi di j-èlyudzo,* ces morceaux, prose et vers, ont été réunis, pour une grande part, en un volume paru en 1906 sous ce titre : *Ouna fourdèrâ dè j-èlyudzo* [1]. (Un plein tablier d'éclairs, c'est-à-dire de facéties.)

L'auteur écrit le patois phonétiquement, comme on tend de plus en plus à le faire ; il

[1] **Ouna fourdèra dè j'èlyudzo.** — Contes, farces, historiettes, bons mots, en patois fribourgeois, publiés par *Tobi di j'èlyudzo.* Bulle, imprimerie commerciale, Ernest Muller-Chiffele.